

ABONNEMENTS
3 mois 6 mois 1 an
Seine, S.-et-O. 5 fr. 9 fr. 18 fr.
France, Colonies 6 fr. 12 fr. 24 fr.
Etranger 8 fr. 15 fr. 30 fr.
TELEPHONE
Administration, Guit. 01.76-01.74-01.75
Rédaction, Guit. 01.76-01.77-01.78
Stephen PICHON
Directeur Politique

JEUDI
23
NOVEMBRE
Le Numéro 5 Centimes
SAINT CLEMENT
54^e ANNÉE - 1916 - N° 19.630
61, rue Lafayette, Paris (9)

LA MORT DE FRANÇOIS-JOSEPH

Il paraît que François-Joseph est mort. Peut-être même l'était-il déjà à l'heure où le *Petit Journal* publiait la note dans laquelle je disais que cet événement ne changerait absolument rien, ni en Europe, ni dans l'empire que, pour sa mémoire, le vaincu des guerres de Prusse et d'Italie a gouverné trop longtemps.

Aurait-il disparu avant la guerre actuelle, provoquée par son action sinon par son initiative, qu'il en eût été de même au point de vue des répercussions européennes. La mort du souverain de la double monarchie n'aurait nullement entraîné, comme on l'a souvent prétendu dans des publications superficielles, une dislocation de l'Autriche-Hongrie. Elle aurait pu déterminer des modifications dans la forme de son gouvernement ou de sa constitution. Elle n'aurait pas eu pour conséquence le démembrement dont on a parlé.

Des larmes de crocodile vont être répandues en Allemagne sur le vieux monarque, dont on a tant vanté, avant de bien connaître, les sentiments pacifiques, la droiture et la loyauté, et sur les malheureux familles duquel on s'est si généreusement attendri sans qu'il le mérite. Au fond, ni en Allemagne ni ailleurs, on n'attachait d'importance à sa fin et à son remplacement.

Il laisse son empire soumis à la dictature de l'empire voisin, sans lequel il n'existerait déjà plus, il laisse ses armées, sa politique et sa diplomatie à la discrétion du gouvernement de Berlin. Les dernières décisions qu'il a prises avant de partir pour l'éternité sont la consécration du fait que la nationalité allemande entend être la maîtresse sur toutes les terres placées sous le sceptre des Habsbourg aussi bien que sous la domination des Hohenzollern.

Désormais, aux termes des rescrits impériaux promulgués depuis l'arrivée de M. Körber à la présidence du ministère, il n'y aura plus d'autonomie, ni de liberté, ni de possibilités de défendre l'une ou les autres, dans toute l'étendue du territoire austro-hongrois. Les Polonais, qui furent traités précédemment avec quelque libéralisme, les Tchèques, qui purent se croire à certaines heures sur le point de faire triompher quelques

ga. Plé en deux sur les coussins, le visage parcheminé et les yeux vagues, il s'agit d'un geste automatique que la foule silencieuse et donnait déjà l'impression d'une extrême sérénité. Depuis cette époque il ne s'était plus ainsi dire plus levé du fauteuil où il somnolait toute la journée, il donnait encore audience, mais il ne parlait pas et congédiait ses ministres d'un geste. Malgré les récits officiels concernant son activité et sa participation directe aux affaires, on savait à Vienne à quoi s'en tenir, et on avait surtout remarqué que Guillaume II, qui faisait de fréquentes visites au quartier général autrichien, ne se donnait plus la peine de venir à Schönbrunn, l'état de François-Joseph rendant impossible toute conversation sérieuse. Les traits dominants du caractère de François-Joseph étaient l'égoïsme et l'instinct exaspéré de la propriété. Il avait une conception toute réaliste de son rôle de monarque et considérait le régime constitutionnel comme une sorte de fiction qui, pratiquement, ne limitait en rien son pouvoir autocratique. Il parlait de son Empire comme un paysan de sa terre, il disait volontiers : Mes peuples, mes biens, les pays de ma Couronne. Il avait le sentiment d'être propriétaire d'un immense domaine que son devoir était d'agrandir et d'arrondir. Il ne s'était jamais consolé entièrement d'avoir perdu la Lombardie et la Vénétie. Un des personnages qui l'ont approché de très près pendant les dix dernières années me disait que l'annexion de la Bosnie avait été son projet personnel et son idée fixe ; il insistait sans cesse auprès de son ministre d'Etat, l'archiduc Rodolphe, pour qu'il mit l'Europe en présence du fait accompli même au risque d'une guerre.



FRANÇOIS-JOSEPH

Lorsqu'en 1908 l'annexion fut décidée, François-Joseph manifesta une joie presque enfantine, il avait enfin réussi à augmenter le domaine des Habsbourg. Il est peu probable que François-Joseph ait jamais inspiré à personne une affection personnelle, il n'avait aucune des qualités par lesquelles un monarque ou même un homme privé se fait aimer. La légende qui le représente comme un grand-père entouré de l'affection d'une immense famille est inexacte comme toutes les légendes, le sentiment qu'il inspirait partout dans la monarchie était une sorte de respect superstitieux qui n'excluait pas la familiarité : on l'appelait entre Vénitiens « le Vieux », ou encore « le vieux Lehmann ». On le considérait comme une sorte d'écluse insubmergeable de la vieille monarchie brulante et on avait une peur vague de ce qui viendrait après lui.

Ce qui viendra, c'est en attendant la catastrophe, c'est une annexion de plus en plus complète de l'Autriche par l'Allemagne, et on peut être sûr que la mort de François-Joseph ne provoquera pas à Berlin des sentiments de deuil très sincères. — M. R.

Le sinistre doyen

Nous avons publié hier dans nos dernières éditions la nouvelle de la mort de François-Joseph. Voici un résumé de la vie de ce sinistre vieillard.

C'était le doyen des souverains d'Europe. Fils de l'archiduc François-Charles et de la princesse Sophie de Bavière, Charles-François-Joseph était né à Vienne le 18 août 1830. A dix-sept ans et demi, il fut nommé gouverneur de Bohême.

Quelques mois plus tard, les événements troubles qui menaçaient d'ébranler le trône impérial décidèrent l'oncle du jeune prince, l'empereur Ferdinand, à abdiquer en sa faveur, et le 2 décembre 1848, l'Autriche, la Hongrie et la Bohême avaient un souverain de dix-huit ans.

François-Joseph revêtit les insignes impériaux et royaux dans des circonstances particulièrement difficiles. Les peuples de différentes races, qui composaient sa monarchie, étaient en pleine effervescence révolutionnaire, et la Hongrie soulevée se constituait en République le 14 avril 1849, sous la présidence de Kossuth.

Répression implacable

Le tsar Nicolas envoya au secours du jeune souverain une armée de cent mille hommes. François-Joseph triompha successivement de Venise et du Piémont et reconquit la couronne de Hongrie qui avait failli lui échapper. La répression du mouvement séparatiste fut dure, beaucoup de patriotes hongrois payèrent de leur vie la part qu'ils avaient prise à l'insurrection.

En 1854, François-Joseph épousa la princesse Elisabeth de Bavière, âgée de dix-sept ans, que sa grâce et sa beauté avaient fait surnommer la Rose de Bavière. C'était un mariage d'amour, la conclusion d'une idylle née dans un bal donné à Ischl par l'archiduchesse Sophie.

M. de Cavour avait posé devant l'Europe la question italienne, et, en 1859, François-Joseph crut le moment venu d'écraser le petit Etat qui s'était fait le champion de l'indépendance de l'Italie. L'armée autrichienne battue à Magenta et à Solferino par les troupes franco-italiennes, l'empereur d'Autriche dut abandonner par le traité de Zurich la Lombardie à l'Italie ; il conserva la Vénétie, qu'il devait abandonner à son tour en 1866, après la défaite de Sadowa.

Il accorda des institutions constitutionnelles à ses Etats dont il assura ainsi l'avenir.

tonomie. L'appui qu'il donna à la Prusse contre le Danemark (1863) devait avoir des conséquences désastreuses pour son empire : les vainqueurs ne s'entendirent pas quand vint l'heure du partage des dépouilles, et la guerre de 1866 s'ensuivit.

Nous avons dit que la défaite de Sadowa coula la Vénétie à l'Autriche ; elle eut, en outre, pour conséquence de l'exclure de la Confédération germanique.

En 1873, François-Joseph recevait la visite du roi d'Italie et lui-même se rendait l'année suivante à Saint-Petersbourg, où il scella l'alliance des trois empereurs, puis à Venise, où l'attendait Victor-Emmanuel.

A l'alliance des trois empereurs succéda une nouvelle triple alliance dans laquelle le chancelier Bismarck réussit à rassembler l'Autriche et l'Italie.

Politique d'annexion

En 1878, au traité de Berlin, l'Autriche avait obtenu de l'Europe l'autorisation d'occuper et d'administrer deux provinces ottomanes, la Bosnie et l'Herzégovine. En 1908, elle en proclama l'annexion dans des circonstances qu'on n'a point oubliées. Les événements qui suivirent menacèrent plus d'une fois la paix de l'Europe. Les conversations austro-russes furent souvent assez tendues. La politique d'annexion de l'Autriche avait créé, depuis 1908, ce malaise qui devait amener la plupart des puissances de l'Europe à prendre les armes.

François-Joseph, dont la politique a déchaîné la plus grande des guerres, connut dans sa vie privée les événements les plus tragiques.

Son fils, l'archiduc Rodolphe, a trouvé la mort en 1889, dans un pavillon de chasse, à Mayerling, dans des circonstances restées mystérieuses.

L'impératrice Elisabeth, que des dissentiments intimes éloignaient depuis longtemps de la Cour de Vienne, périt assassinée à Genève par Luccheni, en 1898. On sait que le frère de l'empereur, l'archiduc Ferdinand, devenu empereur du Mexique sous le nom de Maximilien I^{er}, mourut fusillé dans les fossés de Queretaro, et que la veuve de ce prince, l'impératrice Charlotte, a perdu la raison à la suite de la fin tragique de son époux.

Enfin, on le sait, l'archiduc François-Ferdinand qui a été assassiné avec sa femme à Sarajevo, le 28 juin 1914, était le petit-neveu de l'empereur et l'héritier présomptif du trône austro-hongrois.

Le successeur

C'est l'archiduc Charles-François qui va succéder à François-Joseph. Avec lui une branche nouvelle de la dynastie monte sur le trône. Charles-François qui, depuis 1914, porte le nom d'Autriche-Este, est le petit-fils de l'archiduc Charles-Louis, second frère de François-Joseph. Né le 17 août 1887, il fit ses études à Vienne, au collège des Ecosais. Il épousa, en 1911, la princesse Zita de Bourbon-Parme qui lui a donné deux fils et une fille.

Le futur empereur est le neveu de l'ar-



La nouvelle impératrice

chiduc assassiné à Sarajevo. Officier de dragons et de hussards prussiens, de uhlans saxons, complètement dans la main de l'Allemagne, il s'est rendu célèbre par les sanglants échecs subis par les troupes qu'il commandait.

Deux des frères de la nouvelle impératrice qui est d'origine italienne, servent dans l'armée belge.

Les Roumains peuvent parer au danger

Sans contredit, la situation militaire n'est pas belle en Roumanie. Toutefois, il convient de ne pas exagérer les dangers et les difficultés, et d'examiner cette situation avec sang-froid.

L'armée de Falkenhayn n'est pas tombée dans la même erreur que l'armée roumaine au début de son entrée en campagne. Cette dernière, ayant pénétré largement en Transylvanie partout à la fois, sur un front hors de toute proportion avec ses effectifs, a vu ses colonnes refoulées les unes après les autres, par un ennemi les abordant successivement, du Sud au Nord, et les attaquant chaque fois en même temps de front et sur leur flanc gauche. Toutes ont été obligées de rétrograder. L'ennemi s'est assuré la possession des défilés des montagnes, au fur et à mesure de la retraite des Roumains, non pas pour entrer à son tour partout à la fois, mais pour fermer les portes, en se réservant d'ouvrir celles qui lui conviendraient. Il a réussi sur toute la longueur de la frontière, sauf dans la partie Nord, où les Roumains, avec l'aide des Russes, ont repris le dessus.

Si les Roumains s'étaient bornés d'abord à fermer ces mêmes portes, où ils étaient parvenus les premiers, et à mettre leur armée de manœuvre sur un front limité, de préférence en liaison avec les Russes, c'est-à-dire entre la Bukovine et Brasso, il est évident qu'une grande bataille, ou peut-être une série de batailles auraient été livrées dans le Nord de la Transylvanie, en territoire autrichien. Le sort des opérations aurait dépendu de l'issue, heureuse ou malheureuse, de ces rencontres. Il se serait décidé, tout au moins pour une première phase de la campagne, sur le sol ennemi. Aujourd'hui, la situation est l'inverse, et les batailles doivent se dérouler en territoire roumain ; mais ce n'est pas une raison pour estimer d'avance que nos alliés seront vaincus.

Si le plan logique de l'armée roumaine était d'avancer par le Nord, celui de Falkenhayn est précisément le contraire. Il a tout intérêt, je l'ai fait remarquer plusieurs fois, à résister au Nord, et à combiner sur le saillant de la Roumanie au Sud, saillant dont la pointe est à Orsova, une action qui faciliterait à des forces de Mackensen de traverser le Danube en toute tranquillité, sans risque d'exposer leurs communications à être coupées par Sakharoff. Et c'est précisément ce qu'il fait. La route, par la vallée de l'Oltu et du Jiu, ne conduit pas sur Bucarest ; mais Bucarest n'est pas en question ; il ne s'agit pas de prendre des villes, voire même une capitale ; il s'agit de battre les Roumains et de se mettre à cet effet dans les conditions les plus favorables. Quant au reste, on verra plus tard ; c'est une simple conséquence et non pas un objectif principal.

L'ennemi débouchant en plaine roumaine par la vallée du Jiu, avec flanc-garde à sa gauche dans celle de l'Oltu, la pointe d'Orsova tombe d'elle-même. On dit que Falkenhayn éprouvera des difficultés pour s'approvisionner par la montagne ; mais il n'en aura pas besoin. Cette chute de la pointe roumaine lui permettra de changer de ligne de communication et de tout recevoir par le Danube et la Serbie. On voit donc que l'offensive de Falkenhayn est à tous égards parfaitement combinée.

Maintenant, examinons le côté roumain : au lieu de rétrograder sur les deux versants des vallées qui descendent de la montagne, sans avoir de lignes de défense naturelles, les Roumains vont pouvoir occuper successivement toutes les barrières constituées par les affluents de gauche du Danube. Il est à croire qu'ils les fortifient. Les combats que Falkenhayn devra livrer sur ces lignes, même en les supposant toujours favorables à l'ennemi, auront pour effet de le retarder, et assez, il faut bien l'espérer, pour que l'armée de manœuvre russo-roumaine ait le temps d'intervenir. D'un autre côté, ce temps sera aussi précieux à Sakharoff, pour être en situation de culbuter ce qu'il a devant lui et d'entrer en Bulgarie.

Nous ne pouvons donc pas nous prononcer, dans aucun des deux sens. Le danger existe, mais la parade possible existe aussi. Et ce que nous voyons d'ici, on le voit évidemment encore bien mieux sur place.

Général BERTHAUT.

La voie ferrée Orsova-Craiova serait coupée

New-York, 22 Novembre. — D'après le récit d'un correspondant en Allemagne d'un journal américain, la voie ferrée Orsova-Craiova serait coupée sur une longueur de plus de 30 kilomètres.

Les nouvelles officielles de Roumanie continuent à manquer.

Berne, 22 Novembre. — Des dépêches officielles allemandes annoncent que la ville de Craiova a été occupée le 21, à midi, par les troupes allemandes. — (Havas).

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

(84^e JOUR DE GUERRE)
22 Novembre, 14 heures.
Activité de patrouilles dans la région au nord de l'Avre et en Lorraine, à l'est d'Armaucourt.
Nuit calme partout ailleurs.
22 Novembre, 23 heures.
Lutte d'artillerie intermittente sur la plus grande partie du front, plus vive dans la région de Vaux-Douaumont.

VOIR EN 3^e PAGE :
Les communiqués britanniques.

Les Serbes progressent dans la boucle de la Cerna

COMMUNIQUE DE L'ARMÉE D'ORIENT

22 Novembre.
Le brouillard intense qui a régné dans la région de Monastir a gêné les opérations.
L'ennemi résiste énergiquement sur la ligne de hauteurs qui va de Snegovo, à 4 kilomètres au nord de Monastir, jusqu'à la cote 1050, au sud-ouest de Makovo.

Nous avons fait 500 nouveaux prisonniers.
Sur la rive occidentale du lac Presba, nos troupes ont occupé Leskovec et continuent leur progression vers le Nord.

On sait maintenant d'une façon précise que les Germano-Bulgares après avoir perdu Monastir se sont arrêtés à 4 kilomètres au nord de cette ville. Leur nouveau front part du village de Snegovo, adossé au massif montagneux du Kjeromaria, et, coupant ensuite vers l'est transversalement la plaine, franchit la Cerna à hauteur de Dobromir, passe ensuite au nord de Souholdol, pour aboutir à Rapes. Il s'agit là des positions occupées par les forces principales ennemies. La région du lac Presba ne constitue, en effet, qu'un théâtre d'opération secondaire. Les troupes germano-bulgares qui s'y trouvaient ont apparemment commencé leur retraite pour éviter l'encercllement dont elles sont menacées par notre avance au nord de Monastir. Nos troupes qui opèrent de ce côté, qui ont atteint Leskovec, débouchent maintenant dans la plaine bordant la rive occidentale du lac

et vont pouvoir sans doute continuer rapidement leur progression vers le Nord.

Mais le principal intérêt de la lutte se porte sur le front Snegovo-Rapes. Les Alliés ont pris contact avec l'ennemi sur toute l'étendue de ce front et continuent la manœuvre tournante qui leur a valu la prise de Monastir. Tandis qu'à l'aile gauche, devant Snegovo et dans la plaine, les contingents franco-russes constituent le pivot de la manœuvre et se préparent à donner l'assaut, les Serbes, dans la boucle de la Cerna, continuent leur poussée vers le Nord pour atteindre la route de Pripel et couper les communications aux troupes ennemies accrochées au nord de Monastir.

Les Germano-Bulgares ont compris le danger qui les menaçait. C'est pourquoi la majeure partie des renforts allemands récemment arrivés ont été opposés aux Serbes et leur disputent énergiquement le terrain. Malgré cela nos vaillants alliés progressent d'une manière satisfaisante ainsi qu'en témoignent le brillant succès qu'ils ont remporté au nord de Souholdol et la prise du village de Rapes. Cela fait bien augurer de l'issue de la manœuvre.

Le Conseil fédéral allemand approuve la mobilisation civile

(Du correspondant du Petit Journal)
Zurich, 22 Novembre. — Le chancelier de Bethmann-Hollweg est revenu du quartier général à Berlin.

Le conseil fédéral de l'Empire a approuvé le projet de loi sur le service auxiliaire national.

DANS MONASTIR REPRISE

(De l'envoyé spécial du Petit Journal)

Monastir, 19 Novembre (transmise par Salomonie). — C'est la victoire ! Nous sommes à Monastir. Depuis deux jours elle se sentait, dans la vallée, comme la pluie sur le dos et le froid au bout des doigts. Tout criait qu'on allait la cueillir.

L'armée Sarraïl donnait la poursuite. Les Serbes, encerclant toujours, enlevaient la cote 1212 puis la cote 1378. Les Français assaillaient les vaincus sur la Bistritza, les Russes, de l'eau jusqu'aux reins, traversaient le Viro, les Italiens grimpaient dans la neige, en appétit la troupe achevait la victoire.

Samedi 18 novembre, à trois kilomètres de la ville, dans les rangs de l'armée russe, j'assistais à cela. Il était clair, l'air même semblait le crier, que les Bulgares ne s'étaient tapés devant la ville que pour permettre au gros de l'armée de se retirer. La nuit tomba, le bruit du canon roulé par le vent se répandit sur toute la vallée, puis il cessa. A trois heures de la nuit, un lieutenant entra dans la tente où nous dormions et cria : Monastir brûle ! Monastir ne brûlait pas, mais à deux endroits de la ville un incendie s'élevait. L'un des endroits était aux casernes, l'autre derrière la grande mosquée. Les casernes brûlaient, c'était l'ennemi qui partait. Le lieutenant fit lever les tentes, et cria : Monastir brûle ! Le commandant envoya des patrouilles ; à quatre heures les patrouilles revinrent. Les Bulgares avaient fui, les Français venaient de sauter dans leurs tranchées, les deux incendies grandissant flambaient comme des torches auprès du lit d'un mort. Pas un

premiers, le cœur soulevé, leurs bêtes bavant d'écume, le lieutenant M... et les siens rentraient à Monastir. A neuf heures cinq minutes, un peu sur la gauche, le premier bataillon du régiment russe entra aussi ; j'étais avec le premier bataillon, c'est par le cimetière turc que nous arrivions.

L'arc-en-ciel est de plus en plus magnifique et l'âme sous l'émotion de plus en plus ouverte. Chacun criait en lui-même : Monastir ! Cela semble irréel d'y pénétrer comme chez soi. Alors ce n'était pas plus difficile que cela d'entrer à Monastir !

Les femmes offrent des fleurs

Le lieutenant M... et ses cavaliers sont là, ils ne peuvent plus avancer. Les femmes, les mains pleines de chrysanthèmes, les jettent dans les jambes de son cheval, dans les siennes, dans sa figure, dans celles de ses hommes. Elles lui envoient des baisers, elles obligent les cavaliers à pencher leurs carabines pour les boucher de fleurs et les hommes penchent leurs carabines et elles leur en jettent en supplément.

Elles courent aux Russes. Comme ceux-là sont des fantassins, qu'ils sont moins haut, elles piquent d'autorité, comme à la boutonnière, un chrysanthème dans le canon du fusil. Elles envoient encore des baisers, et des jeunes filles, dont la mine montre bien qu'elles ne sont pas habituées à permettre qu'on leur touche même la main, demandent qu'on les embrasse et on les embrasse ; et à leurs grilles et derrière leur grilles, et à leurs fenêtres et sur les balcons, d'autres applaudissent. Pas un homme, rien que des femmes. Qu'est-ce que les Bulgares ont fait des hommes ?

Voilà les fantassins français. Où les femmes, où les jeunes filles ont-elles pris toutes ces fleurs ? Où étaient-elles cachées ? Il n'est que neuf heures et demie. Ce n'est pas dans une matinée qu'elles ont pu préparer ces bouquets. A huit heures quarante, un bataillon allemand était encore dans la ville. Depuis deux jours elles les cueillaient, elles en avaient ainsi cueilli à deux alertes ; cette fois elles ne se seront pas fanées.

« Monsieur, s'il vous plaît, où sont les soldats serbes ? » C'est une petite fille de douze ans qui a beaucoup de bouquets aussi et qui nous demande cela. Elle, elle aime mieux les soldats serbes. « Les soldats serbes, petite fille, ils sont sur cette grande montagne que tu vois à droite, c'est à eux qu'est due cette victoire, car si les Français et les Russes sont entrés dans la ville, c'est parce que les soldats serbes ont avancé sur ces sommets. Ce sont eux qui sont les vainqueurs, et c'est nous qui recevons les fleurs. Quand tu seras plus grande, tu verras que c'est souvent ainsi dans la vie. »

« Monsieur, s'il vous plaît, où sont les soldats serbes ? » C'est une petite fille de douze ans qui a beaucoup de bouquets aussi et qui nous demande cela. Elle, elle aime mieux les soldats serbes. « Les soldats serbes, petite fille, ils sont sur cette grande montagne que tu vois à droite, c'est à eux qu'est due cette victoire, car si les Français et les Russes sont entrés dans la ville, c'est parce que les soldats serbes ont avancé sur ces sommets. Ce sont eux qui sont les vainqueurs, et c'est nous qui recevons les fleurs. Quand tu seras plus grande, tu verras que c'est souvent ainsi dans la vie. »

La joie de la victoire

Monastir ! Voilà deux mois que dans les boues de sa vallée, l'armée attend cette heure. Elle la tient, elle passe dans Monastir. C'est la première fois que je participe à une victoire, c'est la première fois que je vois ce que cela fait sur la figure du soldat et dans son cœur et dans sa tenue. Cela fait quelque chose d'heureux mais de grave, ce n'est pas en dansant qu'ils sont entrés dans leur conquête, ni en chantant, ni en buvant. Ils y sont entrés un peu détendus, mais sérieux. Les jeunes filles leur ont donné leurs jupes à embrasser, ils les ont embrassées ; ils ne l'auraient pas fait sans cela.

Monastir ! Touchez-le, soldat vain-



Le nouvel empereur

unes de leurs revendications, ne seront pas moins assujettis que les Italiens, les Croates et tous les petits peuples soumis au despotisme magyar.

Battue par l'Allemagne à Sadowa, chassée par elle de la Confédération germanique, envoyée presque aussitôt après par ses vainqueurs et constamment préoccupée de servir leurs prétentions autocratiques, la victime de Bismarck, devenue complice de Guillaume II, lègue à un héritier, non moins docile par force au commandement suprême du seul ennemi dangereux que nous ayons dans la guerre, le soin de défendre contre des menaces de dislocation — cette fois inévitables — l'empire qu'il a condamné lui-même en sacrifiant son indépendance et annihilant son autorité.

Ce n'est plus François-Joseph, mais Charles-François-Joseph qui conduira l'Autriche-Hongrie à sa perte. A part cela, il n'y a rien de nouveau dans l'empire d'Autriche non plus que dans le royaume apostolique de Hongrie.

S. PICHON.

Palot, fantoche et macabre

(Du correspondant du Petit Journal)
Zurich, 22 Novembre. — François-Joseph avait plus quitté le château de Schönbrunn depuis le jour de la déclaration de guerre à la Serbie. Je l'ai vu ce jour-là, revenant de son villégiature d'Ischl, rentrer en voiture découverte à Schönbrunn, il était d'une maigreur extraordinaire et paraissait flotter dans un uniforme trop lar-



(Cl. Pirou, rue Royale)
Le général LEBLOIS

coup de canon, pas un coup de fusil, les patrouilles se renouvelèrent et le jour se leva.

Un immense arc-en-ciel se posa au-dessus de la ville. Superstitieux, les Serbes le notèrent dans leur histoire, ils dirent que c'était un signe surnaturel. En vérité, qui prouve que cela n'en était pas un ?

A huit heures trente, le chef d'état-major russe allongea le bras vers la droite, et, montrant des cavaliers qui chargeaient, cria : Regardez ! C'étaient des Français qui, sur la dernière pièce bulgare, allaient sabrant. La pièce attée fouetta ses bêtes et disparut dans Monastir ; les Français et les Russes avançaient parallèlement.

C'était le lieutenant M... suivi de l'escadron divisionnaire de l'escorte et d'éclaireurs montés. A neuf heures, les

C'EST LA GUERRE ! Les jours sans viande et sans gâteaux

queurs, touchez-le bien. Tenez, regardez, ça c'est l'hôtel de la Constitution, c'est le grand palais de l'endroit. Ça c'est le restaurant chic, il n'y avait jamais rien : ni pain, ni vin, ni viande. Je parie qu'il n'y a encore rien, vous allez voir. Y a-t-il du pain, la patronne ? La patronne répond : Nema. Ça, l'église, ou l'ancien, à la même date, l'église chantant un tragique *Te Deum* ; c'était en l'honneur de l'entrée des Serbes à Monastir le 20 novembre 1912. Juste un an. Pendant qu'ils le chantaient, on entendait les pas des Bulgares, ils étaient à la porte. Cette année aussi ils sont à la porte, seulement c'est pour sortir. Ça, c'est la Banque ottomane ; ça, la chapelle catholique ; ça, c'est le quartier turc et le quartier bulgare et le quartier grec ; et ça, polu, et ça surtout, regarde bien, rien que ça vaut la peine que tu t'es donnée pour enlever la ville, ça c'est une chose rare et qui va le combler d'étonnement et que tu n'as pas vue depuis un an, ça c'est des troïloirs.

Le consulat de France est saccagé, le konak est brûlé ; la grande mosquée est pillée ; les noms des rues sont doublés : bulgares sur serbes. Voici la rue Radoslavoff ; elle n'était pas très bien clouée ; un Russe fait sauter la plaque, et, pour souvenir, il la glisse dans son bardo. Radoslavoff, ta rue est dans le sac ! Voici un vieux Turc qui bat du tambour au coin du quartier bulgare. Monastir est la capitale du comitat, Voici deux ex-pendus, ce sont deux Grecs qui devaient être jugés ce matin à dix heures pour espionnage et étranglés après ; les Français sont entrés à neuf heures.

Voici, mon ami, le photographe koutz-valaque, il a sorti sa vitrine sur le trottoir et la brûle. En jetant un par un les cartons dans le feu il crie : un capitaine, un colonel, un lieutenant, un général ; ce sont des portraits de Bulgares qu'il fut forcé de tirer pendant l'occupation, il se venge. Voici des vieillards qui répètent toujours la même chose sur le même ton, ils disent : « C'est la délivrance ! Nous allons avoir du pain ! »

Et voici les soldats français qui arrivent, et de l'infanterie et de l'artillerie, et dans des petites rues, pour un seul soldat qui passe, des femmes discrètes, derrière leurs carreaux, baissent des mains et voient des fleurs qui tombent. Les notables empoignent les officiers de l'état-major, ils veulent leur donner à manger, rien que le petit déjeuner, disent-ils, un tout petit.

Des gens en redingote viennent demander qu'on hisse le drapeau de la France avec le drapeau serbe. Et les Russes, et les Anglais, et les Italiens, leur répond-on. Alors sur le drapeau de la France, nous allons écrire : Vive l'Entente ! disent-ils.

Une délégation vient s'informer si le grand général défilera, elle réplique : Oh est le grand général ? Quand va-t-il venir ?

Deux sœurs de Saint-Vincent-de-Paul
Deux sœurs de Saint-Vincent-de-Paul transfigurées, les cornettes en bataille, parlent devant une maison. Les officiers français les entourent, ce sont deux Françaises qui sont restées un an sous la joug bulgare. Elles veulent tout dire à la fois, tout nous apprendre, et surtout aller voir la sœur supérieure, recommander-elles, elle parle de Bouche d'Or. Bouche d'Or était un major allemand, c'est par lui qu'elles ont appris hier soir à trois heures que c'en était fini du joug. Bouche d'Or était parti le matin pour Priple. « A trois heures... à deux heures... » rectifient immédiatement les sœurs, car chez nous, en cachette, nous avons gardé l'heure de Verdun. A deux heures, Bouche d'Or a téléphoné à l'ambulance de tout évacuer ; c'était la troisième alerte.

Ah ! elles causent, nos sœurs, elles causent. Ils détestent les Anglais, disent-elles, mais pas les Français. Ainsi, reprend la plus petite, un jour Bouche d'Or m'annonça la prise de Verdun. J'étais tris. Le soir, Bouche d'Or vint me trouver et me dit : « Ce matin, je vous ai fait de la peine, je vous ai annoncé la prise de Verdun, on me l'avait certifiée à moi-même. Soyez contente, ce n'est pas vrai, bien le contraire. » Puis la grande sœur reprend : Ah ! que vos coups portaient bien ! Ils avaient des plaies magnifiques ! Et les deux filles de Saint-Vincent-de-Paul s'agitent. Elles sortent leurs mains de leurs manches, elles ne sont plus religieuses, la victoire a fait ce miracle, elles sont redevenues femmes.

Le général russe passe, il traverse la ville, il file sur la route de Priple, car Monastir n'est pas un arrêt, car la poursuite continue. Les Serbes sont là-bas sur leurs montagnes, tandis que dans leurs villes, dégaçées par eux, nous sommes à l'honneur. Victoire !

Albert Londres.

FEUILLETON du Petit Journal du 22 Novembre 1918
— 61 —

MARJOLIE

PREMIÈRE PARTIE
IL EST VIVANT !...
XLIV. — (Suite)

Où le « schwein » se met à table

— Enfin, un homme comme vous, contrainct par la place et les autres, vous en sortirez bien, demanda Keller.

Wolfer répondit prudemment :
— Comme surveillant, j'en suis sorti ; comme prisonnier, j'y serais encore !

— Eh bien ! si vous voulez sortir d'ici, Wolfer, il faudra trouver un moyen pour que Franz sorte aussi de là-bas. Je vous y aiderai !

Wolfer jucha terriblement vers la boîte de l'inventeur.

— Non, — la rassura celui-ci. — Il s'agit de combiner quelque chose ensemble, amicalement, avec l'aide mutuelle de nos connaissances spéciales. J'ai une idée qui se compléte...

— Et vous, rien alors ? Rien de rien... il faudra réellement vous ouvrir les idées de vive force ?

— J'ai fait, — dit Wolfer, qui reniflait l'odeur délicate des délicatesses d'en haut. — J'ai très fait et soit affreusement...

— Nous avons ici de la bière en abondance et du vin kirchschasser de trente ans.

— Mein Gott... où suis-je donc ? Que sont devenus les nobles officiers allemands ?

Copyright in the United States of America.
Tous droits de reproduction, traduction et adaptation littéraires réservés sous tous noms.

C'EST LA GUERRE ! Les jours sans viande et sans gâteaux

Nous avons publié hier des déclarations de divers présidents des chambres syndicales de l'alimentation qui ont mis nos lecteurs au courant des projets de gouvernement à l'égard des restrictions de consommation nécessaires par la guerre.

Nous n'avons pas donné la liste complète de ces restrictions, les voici d'après Le Temps :

1° Le rationnement de l'essence pour automobiles ;
2° La suppression de tout pain de fantaisie ; un pain unique sera seul autorisé ;

3° L'interdiction de toute pâtisserie fraîche, c'est-à-dire de toute pâtisserie ne pouvant pas durer plus de quatre jours ;

4° L'interdiction du sucre raffiné ; le sucre cristallisé sera seul autorisé ;

5° Fermeture des boucheries et des abattoirs pendant deux jours par semaine dont le vendredi.

D'autre part, le ministère du Commerce a communiqué les notes suivantes :

1° Note : Certains journaux ont donné sur les restrictions envisagées par le gouvernement des renseignements qui ne sont pas exacts. M. Clémentel, ministre du Commerce, a, à cet égard, eu des conversations avec divers présidents de syndicats. Il a envisagé avec eux différents moyens qui commandent les circonstances. Certaines nécessitent des études complémentaires, d'autres ont été retenues par le Conseil des ministres et feront l'objet de décisions de mise en application prochaines.

2° Note : Les observations de la note communiquée le 22 novembre par le ministère du Commerce au sujet des informations de certains journaux du matin sur les mesures de restriction envisagées par le gouvernement s'appliquent également aux renseignements qui ont été donnés par des journaux du soir.

On voit que ces notes ne peuvent démentir nos renseignements sur les projets du gouvernement.

Les décisions semblent imminentes. Mais des étonnements peuvent se produire au dernier moment. C'est, par exemple, possible qu'on commence par la suppression des gâteaux frais, la création de la carte pour le sucre cristallisé et un jour sans viande.

A la Chambre syndicale de la Pâtisserie
De son côté, M. Planque, secrétaire de la chambre syndicale de la pâtisserie, nous a fait les déclarations suivantes au sujet de l'interdiction aux pâtisseries de vendre des gâteaux frais :

— Lors de la visite faite par nous, samedi, à M. Clémentel, ministre du Commerce, nous n'avons pas envisagé la fermeture complète des pâtisseries et, par conséquent, la suppression de la vente des gâteaux frais. Certes, dans le but de conjurer la crise économique qui sévit en ce moment sur le sucre, M. Clémentel nous avait demandé de prendre certaines mesures sur lesquelles nous nous étions à peu près mis d'accord : savoir, la fermeture des pâtisseries deux fois par semaine, le lundi et le vendredi, et, en plus, nous nous proposons de supprimer de nos étalages certains gâteaux, comme les petits fours glacés, les entremets glacés et les savarins.

De plus, il fut question de retirer aux boulangeries, aux maisons de thé, aux magasins de nouveautés le droit de vente de la pâtisserie fraîche.

Ces mesures avaient le mérite de permettre aux 12.000 ouvriers et patrons parisiens que compte le département de la Seine de vivre sans trop souffrir, tandis que les maisons visées plus haut ne perdaient qu'un léger supplément de bénéfice.

La fermeture complète, au contraire, mettrait tout de suite sur le pavé nos pâtisseries et compliquerait extrêmement la crise de l'approvisionnement. Or il ne faut pas oublier que notre métier est de ceux où on se manifeste le plus la suprématie française à l'étranger.

Et puis, je dois ajouter que la quantité minime de sucre que nous demandons a surpris l'Office départemental chargé de la répartition des sucres. Nos besoins mensuels ne dépassent pas en effet 1.250 quintaux.

Enfin le mot « pâtisserie fraîche » est singulièrement élastique. Dans la biscuiterie sèche sont compris les cakes, les pains de Gênes qui demandent autant de sucre que nos produits ; la fermeture de nos maisons autoriserait sans nul doute la suppression de ceux-là.

C'est là les principales questions qui furent envisagées dans notre conversation avec M. le ministre du Commerce ; elles suffisaient selon nous à améliorer la crise du sucre, mais il n'y avait pas besoin de faire appel à notre patriotisme pour déterminer un nouvel échange de vues, s'il y a lieu.

Au Syndicat de la boulangerie
Nous sommes allés au syndicat de la boulangerie parisienne voir le président, M. Virat, qui nous a dit :

— N'y a-t-il à ajouter à ce que vous avez publié ce matin. Ce que vous avez dit est parfaitement exact. Les boulangers se plieront sans aucune protestation à ce que l'on exige d'eux ; ils sont tous de bons patriotes et souhaitent avant tout le bien du pays. Evidemment, nous subirons un gros préjudice, mais l'heure n'est pas aux protestations. La boulangerie fera sans murmurer le sacrifice qu'on lui demande et qui est jugé nécessaire.

En pleine sûreté de conscience, Wolfer opta pour le régime d'officier et se donna tout entier à sa nouvelle collaboration avec son tortionnaire.

Des plans de plus en plus ingénieux naissent chaque jour dans l'esprit inventif d'Antoine Keller et dans l'épaisse cervelle de Wolfer.

Et un beau matin, à la Roseraie, il asséna ce coup de massue à son futur gendre :

— Mon cher Max, tout est au point, réglé comme papier à musique. Avant trois semaines, mon père bénira votre union avec Marjolie en pleine vallée de Chevreuse !

Le « cher Max » balbutia :

— Quel bonheur... quel honneur pour moi, maître. Mais, ne croyez-vous pas... ne pensez-vous pas... qu'il serait préférable...

— D'attendre ? Vous me le disiez vous-même : le mariage n'est déjà que trop attendu. Nous allons opérer, nous partons.

C'est que mon cousin vient à peine d'arriver... je l'aide à se débrouiller dans Paris.

— Elle se débrouillera bien toute seule dans ce village-là. Ne vous mettez donc pas martel en tête. Voulez-vous que « mes femmes » s'en occupent ?

— Oh ! non, ce serait abusif. Et pas la moindre nouvelle de ce malheureux prospecteur ?

— Rien. Nous recommençons à désespérer. Il nous faut une action violente, un beau coup de théâtre pour faire diversion et nous remettre.

— Et ce sera, maître ?

Le départ ? Samedi à Dunkerque, via Riga, naturellement. Vous comprenez que je ne vais pas m'amuser à traverser toute

l'Allemagne. Le pont de Thorn me suffit. — Alors, à samedi, maître.

Samedi, c'était dans cinq jours. Max était accablé. Il n'y avait plus à reculer. D'ailleurs, Heinrich ne le permettrait point.

Et alors ? Keller et ses compagnons pris ou tués sur place, il reviendrait seul comme un pleutre...

En présence d'un pareil malheur, il ne pouvait plus être question de mariage, surtout avec lui ! Ces dames le supportaient tout juste. Beauvoir ne s'y était guère et Marjolie ne l'aimait pas, ce qui lui faisait désirer plus ardemment encore.

Sa seule raison d'être, son unique atout dans son exécrable jeu de trahison, c'était Keller fils, lui, maître et son protecteur disparu, il n'avait plus qu'à disparaître aussi... à reprendre sa place et son rang dans les hussards de la mort du Kronprinz.

Finir le beau roman passionnel ! Adieu le rêve, adieu Paris, adieu Marjolie !

Ah ! il le ferait des gorges chaudes, le valet-colonel !

Mais que faire ? — s'interrogeait-il, désespérément. — Je ne vois rien, aucune issue.

Il en entrevoyait bien une tout de même : c'était de donner la clé des champs à son captif !

Heinrich en train de couvrir et de dresser la belle espionne de la rue Saint-Dominique n'était presque jamais là, lui-même battait le rappel de toutes ses relations en faveur de sa cousine Estelle ; rien n'était plus facile que d'envoyer Frédéric en commissions pendant que Keller poursuivait ses interrogatoires, de plus en plus courts, maintenant qu'il tenait sa solution. Et celui-ci parti, ouvrir la cage !

Le Wolfer envoyé, tout s'écroulerait pour

Georges Trouillot

C'est avec une peine profonde que je dois enregistrer aujourd'hui la mort de mon cher collègue et ami de la représentation sénatoriale du Jura, Georges Trouillot. Il s'en va, soudainement emporté par une maladie foudroyante, alors que sa santé constamment bonne, son aspect de jeunesse persistante et sa verve souriante paraissent l'appeler à une vie encore longue.

Sa perte sera vivement ressentie par ses amis, ses collègues du Parlement et tous ses compatriotes franc-comtois. Il a occupé dans les conseils du gouvernement, à plusieurs reprises, une place importante, comme ministre du Commerce ou des Colonies, et il a laissé partout le souvenir d'un homme aimable, conciliant, toujours prêt à rendre service, traitant avec intelligence et avec conscience les affaires dont il était chargé.

Il avait, depuis la guerre, publié de belles poésies, dont plusieurs ont paru dans le *Petit Journal* et dont les principales ont été réunies en un volume très apprécié sous le titre *Gavroche et Flambeau*.

Il était, dans le département du Jura, le chef du parti républicain, qu'il avait servi pendant toute sa vie avec un dévouement infatigable et une remarquable éloquence, en s'appliquant, en outre, inéssamment à la défense des intérêts spéciaux de sa région. Il y présidait le Conseil général, où il était entouré de l'estime et de l'affection de tous les membres de cette assemblée. A la suite des violentes campagnes politiques qu'il avait eu à soutenir dans toutes les crises intérieures que la République a traversées, il avait conquis une situation qui n'était plus contestée par personne. Ainsi sera-t-il universellement regretté.

J'adresse à toute sa famille l'hommage de mes plus affectueuses sympathies.

S. Pichon.

Les obsèques de M. Georges Trouillot auront lieu vendredi matin à 10 heures. On se réunira à la maison mortuaire, 76, rue Notre-Dame-des-Champs, pour se rendre à la gare de Lyon, d'où le corps sera transporté à Plainoiseau (Jura).

L'ALIMENTATION du département de la Seine

Le Conseil général s'est occupé, hier, de l'approvisionnement des denrées alimentaires du département de la Seine et il a émis divers vœux qui sont de nature à améliorer la situation.

C'est tout d'abord M. Sellier, qui a déclaré s'adresser aux deux présidents, car dans l'état de la législation actuelle il est impossible de savoir quelle est l'administration responsable, ce qui prouve que, malgré toutes les bonnes volontés, la solution est difficile, qu'il a demandé pourquoi on avait tant la vente au détail des pommes de terre alors qu'on laissait libres les cours de gros et de demi-gros.

M. Fianette a ensuite exposé que le manque de pommes de terre était dû à la pénurie des transports et il a demandé qu'on y apporte un remède rapide ; quant à la hausse des prix, a-t-il dit, elle provient du fait que l'élément civil et l'élément militaire se concurrencent en ayant chacun leur ravitaillement. A son avis il faudrait un ravitaillement unique avec répartition suivant les besoins.

Le préfet de police a répondu que si l'on n'avait pas taxé la vente en gros et demi-gros des pommes de terre c'est qu'on pensait que la taxe du détail limiterait ces prix. Le Comité de taxation va être saisi de la question. Il a exposé ensuite que son administration avait pris toutes les mesures pour amener le respect de la taxe, et s'il y a eu certain flottement, il n'en a pas moins été dressé 787 procès-verbaux.

Le préfet de la Seine a demandé au Conseil général de ramener le débat à de plus simples proportions.

Finalement, les vœux suivants ont été adoptés :

Le Conseil général fait des vœux
Recensement de la population ;
Achat par la préfecture de la Seine chez les producteurs de pommes de terre nécessaires à la consommation ;

Mise à la disposition des communes des quantités de sucre cristallisé dont les municipalités feront la demande, sans changement à l'organisation des cartes de sucre déjà créées ;

Application dans le plus bref délai de la taxation sur le charbon.

Le ravitaillement de Seine-et-Oise
Une réunion du comité consultatif de Seine-et-Oise aura lieu aujourd'hui à Versailles, sous la présidence de M. Andraud, préfet, afin de fixer le prix des pommes de terre dans le département.

Le groupement charbonnier de Seine-et-Oise a effectué hier un premier versement de 400.000 francs aux charbonnages de l'Etat et un autre de 100.000 francs aux mines de Bruay pour l'expédition des commandes urgentes.

En pleine sûreté de conscience, Wolfer opta pour le régime d'officier et se donna tout entier à sa nouvelle collaboration avec son tortionnaire.

Des plans de plus en plus ingénieux naissent chaque jour dans l'esprit inventif d'Antoine Keller et dans l'épaisse cervelle de Wolfer.

Et un beau matin, à la Roseraie, il asséna ce coup de massue à son futur gendre :

— Mon cher Max, tout est au point, réglé comme papier à musique. Avant trois semaines, mon père bénira votre union avec Marjolie en pleine vallée de Chevreuse !

Le « cher Max » balbutia :

— Quel bonheur... quel honneur pour moi, maître. Mais, ne croyez-vous pas... ne pensez-vous pas... qu'il serait préférable...

— D'attendre ? Vous me le disiez vous-même : le mariage n'est déjà que trop attendu. Nous allons opérer, nous partons.

C'est que mon cousin vient à peine d'arriver... je l'aide à se débrouiller dans Paris.

— Elle se débrouillera bien toute seule dans ce village-là. Ne vous mettez donc pas martel en tête. Voulez-vous que « mes femmes » s'en occupent ?

— Oh ! non, ce serait abusif. Et pas la moindre nouvelle de ce malheureux prospecteur ?

— Rien. Nous recommençons à désespérer. Il nous faut une action violente, un beau coup de théâtre pour faire diversion et nous remettre.

— Et ce sera, maître ?

Le départ ? Samedi à Dunkerque, via Riga, naturellement. Vous comprenez que je ne vais pas m'amuser à traverser toute

l'Allemagne. Le pont de Thorn me suffit. — Alors, à samedi, maître.

Samedi, c'était dans cinq jours. Max était accablé. Il n'y avait plus à reculer. D'ailleurs, Heinrich ne le permettrait point.

Et alors ? Keller et ses compagnons pris ou tués sur place, il reviendrait seul comme un pleutre...

En présence d'un pareil malheur, il ne pouvait plus être question de mariage, surtout avec lui ! Ces dames le supportaient tout juste. Beauvoir ne s'y était guère et Marjolie ne l'aimait pas, ce qui lui faisait désirer plus ardemment encore.

Sa seule raison d'être, son unique atout dans son exécrable jeu de trahison, c'était Keller fils, lui, maître et son protecteur disparu, il n'avait plus qu'à disparaître aussi... à reprendre sa place et son rang dans les hussards de la mort du Kronprinz.

Finir le beau roman passionnel ! Adieu le rêve, adieu Paris, adieu Marjolie !

Ah ! il le ferait des gorges chaudes, le valet-colonel !

Mais que faire ? — s'interrogeait-il, désespérément. — Je ne vois rien, aucune issue.

Il en entrevoyait bien une tout de même : c'était de donner la clé des champs à son captif !

Heinrich en train de couvrir et de dresser la belle espionne de la rue Saint-Dominique n'était presque jamais là, lui-même battait le rappel de toutes ses relations en faveur de sa cousine Estelle ; rien n'était plus facile que d'envoyer Frédéric en commissions pendant que Keller poursuivait ses interrogatoires, de plus en plus courts, maintenant qu'il tenait sa solution. Et celui-ci parti, ouvrir la cage !

Le Wolfer envoyé, tout s'écroulerait pour

UNE EXPOSITION d'œuvres d'art mutilées de la guerre

Ce sont des reliques, des restes, souvent de beaux et nobles restes, qui ont été réunis au Petit-Palais dans cette « Exposition d'œuvres d'art mutilées ou provenant de régions dévastées par l'ennemi » que le Président de la République vient d'inaugurer vendredi matin. Des lapres-midi le public y aura accès.

On trouverait-on une exposition plus émouvante ?

Elle a pour cadre ces galeries que décorent splendidement, depuis l'an passé, les tapisseries de Reims, retirées à temps de la cathédrale en ruines.

Il y a de tout ici : des tapisseries, des meubles, des boiseries, des vitraux, des statues, des peintures, des livres enluminés, des falènes, des tombeaux, des balustrades de fer forgé, des retables et des autels — et des mutilations. Tout cela fut arraché tant bien que mal à l'ennemi, et qu'il recueillit et installé avec un soin pieux le conservateur du Petit Palais, M. Henry Lapauze.

Verdun, involontairement ravagé par le feu, dévasté, y tient une place éminente. Les statues et boiseries « recueillies » du chœur de la cathédrale sont là au complet : elles forment un harmonieux ensemble. Tout près, à Sainte-Fine, « statue en pierre corlée du XVII^e siècle, rappelle un « lieu-dit » où s'arrêta l'extrême avance allemande, entre Fleury et Souville. Une Vierge à l'enfant Jésus, dite « la belle Vierge » de Verdun, contemporaine de la « Sainte-Fine », a été brisée en trois morceaux par un éclat d'obus et reconstituée. Des manuscrits à miniatures furent sauvés de la bibliothèque de Verdun : ils s'ouvrent sous nos yeux. Voici même les quatre cantons offerts en 1873 par la France à la cité en souvenir de la belle conduite de ses habitants pendant le siège de 70 : ils étaient placés dans la cour de l'Hôtel de Ville.

Troué, déformé, queue cassée, mais rugissant et debout, son pavillon aux pattes, le fameux « Lion d'Arras », dit le « Lion de Flandre », — qui domine le seizième siècle tenait bon au sommet du beffroi géant de la ville martyre et s'écroula avec son support — nous montre orgueilleusement ses plaies de cuivre.

Voici des statues funéraires décapitées. L'image des seigneurs et des nobles dames du temps jadis ne connaît plus la paix de la tombe en cette guerre où, sous les effroyables bombardements, les cadavres eux-mêmes n'ont plus droit à la paix.

Des morceaux de pierre, des têtes de statues, des morceaux des chapiteaux, rappellent le crime allemand contre la merveille de Reims, et le fameux ange, reproduit ici, a gardé son « sourire ».

Soixante-neuf villes ou villages de France, pittoresques ou détruits par l'invasion, contribuent, par une œuvre d'art, par une précieuse relique, à cette exposition instructive et navrante.

Nos soldats ont sauvé le célèbre retable en bois sculpté de Mesnil-Hurlus, dont les nombreux petits personnages figurent et vivent la Passion par l'expression intense de leurs visages.

De Gézouart, on a enlevé le Christ, la Vierge et Saint-Jean, un calvaire attribué à l'école de Léonard, Richier, et, à Hanc-sur-Meuse, le manteau, de pierre de la chemise, que sculpta sans doute lui-même le vieux maître.

Un Rubens, *L'adoration des Bergers*, nous vient de la malheureuse cathédrale de Saint-Gervais et Saint-Protais, de Soissons, ainsi qu'une tapisserie qui rappelle la légende des deux saints.

Le choeur de Gerbéviller est moderne, et son histoire apparaît comme un symbole de la barbarie et la rapine allemandes. Dans le catalogue, dressé avec soin, on lit que les soldats boches, « pour forcer le tabernacle où il se trouvait, l'encadrèrent de dix-huit balles, tirées à bout portant ».

Cette exposition est comme un bouquet de fleurs cueillies dans les ruines.

Louis Paillard.

LES TRIBUNAUX

Le plaidoyer de l'académicien
Visitant les aveugles au Val-de-Grâce, l'académicien Brieux fut abordé par un soldat amputé du nom de Cottet qui lui dit : « J'ai commis une faute, j'ai été absent de l'hôpital illégalement, je vais passer au conseil de guerre ; je n'ai pas d'avocat, faites-moi défendre ! »

L'immortel a tenu sa promesse en adressant une lettre au président du 2^e conseil de guerre devant lequel a comparu hier Cottet, que le colonel a lu et qui se termine ainsi : « Je le remets à votre justice, à cette justice supérieure qui s'appelle l'indulgence et aussi la bonté. »

L'accusé est un brave garçon, qui, à Douaumont, eut la main droite emportée par une grenade. Evacué et hospitalisé à Paris, à l'hôpital Rollin, il était en instance de réforme n° 1 quand, le 27 juillet, ayant obtenu une permission de la journée, il ne rentra pas. On ne le revint que douze jours plus tard. Il était déserteur. Il avait occupé son temps à chercher un emploi à sa fiancée venue à Paris auprès de lui.

Defendu à la barre par M^e Gevin-Cassal, le brave poilu a été acquitté à l'unanimité.

Mme Tittoni reçoit
la médaille d'or des épidémies
et Mlle Tittoni la médaille d'argent

M. Briand, président du Conseil, a visité, hier après-midi, l'hôpital complémentaire n° 7 installé par le gouvernement italien, quai d'Orsay, où sont soignées, sous la direction du médecin-major Pelazzoli, les blessés français.

M. Briand a remis à Mme Tittoni, infirmière-major, la médaille d'or des épidémies et à Mlle Tittoni la médaille d'argent.

Le geste de M. Briand fut très applaudi.

De la médaille d'or des épidémies
et Mlle Tittoni la médaille d'argent

M. Briand, président du Conseil, a visité, hier après-midi, l'hôpital complémentaire n° 7 installé par le gouvernement italien, quai d'Orsay, où sont soignées, sous la direction du médecin-major Pelazzoli, les blessés français.

M. Briand a remis à Mme Tittoni, infirmière-major, la médaille d'or des épidémies et à Mlle Tittoni la médaille d'argent.

Le geste de M. Briand fut très applaudi.

De la médaille d'or des épidémies
et Mlle Tittoni la médaille d'argent

LE NOUVEL EMPEREUR-ROI

(Du correspondant du Petit Journal)

Zurich, 22 Novembre. — Le nouvel empereur d'Autriche et roi de Hongrie, Charles-François-Joseph, est entré le 17 août dernier dans sa trentième année. Il est fils de l'archiduc Otto et de la princesse Marie-Joséphine de Saxe, sœur du roi de Saxe.

Avant que le meurtre de François-Ferdinand ne l'élevât au rang d'archiduc héritier, tout le monde s'accordait à Vienne pour le considérer comme un personnage parfaitement insignifiant. Après avoir fait à l'Université de Prague de très médiocres et très brèves études de droit, il avait été affecté comme lieutenant à un régiment de cavalerie. Il menait à Vienne la vie oisive et facile des jeunes officiers de haute naissance, passant ses après-midis sur le champ de courses et ses soirées dans les petites théâtres.

On ne lui connaissait ni goûts marqués, ni aptitudes spéciales, et les journaux viennois se sont évanoués en vain à lui découvrir des mérites. Lorsqu'il est devenu un homme public, il était lui-même comme écrasé de cette responsabilité inattendue.

Son premier acte officiel fut d'assister aux obsèques des victimes de l'attentat de Sarajevo. Il conduisit seul le deuil, à dix pas derrière le corbillard, tandis que les autres archiducs et les grands dignitaires marchaient à dix pas derrière lui. Il était d'une pâleur mortelle. Son visage était agité de tics nerveux et il tournait sans cesse la tête à droite et à gauche, comme un homme qui pressent partout un danger sans savoir d'où il peut venir.

Il se peut qu'en deux ans de guerre il ait acquis plus de fermeté et de tenue. Mais son caractère fait prévoir qu'il se laissera gouverner plutôt qu'il ne gouvernera lui-même. Pendant les dix-huit premiers mois de guerre, l'opinion viennoise lui reprochait d'être trop souvent au front et de ne pas y séjourner assez longtemps. Il est d'usage que les blessés portent sur leur képi un numéro indiquant qu'ils sont repartis deux, trois ou quatre fois sur le front. On raconte qu'un soldat fut un jour amené au poste parce qu'il portait le numéro 65.

Comme on lui reprochait cette plaisanterie de mauvais goût, le soldat répondit : « Ce n'est pas une plaisanterie. Je suis le chauffeur de l'empereur héritier ! » Cette anecdote avait beaucoup de succès à Vienne pendant l'été 1915.

La princesse Zita de Bourbon Parme, qui devient impératrice, est infiniment plus populaire que son mari. Elle est pleine de vivacité, de grâce, de naturel, et n'a absolument rien de germanique.

Un de nos diplomates la complimentait sur la qualité de son français.

« Mais, monsieur, répondit-elle, le français est ma langue maternelle. Je ne pense qu'en français. »

Cette conversation avait lieu trois mois avant les événements qui ont obligé la princesse à penser en allemand. — M. R.

Charles VIII

Ferne, 22 Novembre. — L'archiduc héritier se trouvait au quartier général des troupes de Transylvanie lorsque la nouvelle de son accession au trône lui parvint. Il partit, par train spécial, pendant la nuit, pour Vienne, où il arriva aujourd'hui vers midi.

On dit qu'il prendra le titre de Charles VIII. — (Radio.)

Les Allemands et le nouveau souverain

(Du correspondant du Petit Journal)

Zurich, 22 Novembre. — La Gazette de Francfort écrit que la personnalité de Charles-François-Joseph était le lien le plus fort qui unissait les nationalités disparates de l'empire, mais la tradition des Habsbourg subsiste après lui et suffira à empêcher toute dissolution.

Elle ajoute : « On prie au nouvel empereur la volonté d'orienter la monarchie dans des voies plus modernes. Une telle volonté renverrait en Allemagne les plus vives sympathies. »

Le dernier jour de François-Joseph

Rotterdam, 22 Novembre. — La nouvelle de la mort de François-Joseph n'a été connue à Vienne que tard dans la soirée.

L'activité de l'artillerie est grande sur le front de Giulie

Rome, 22 Novembre. — (Officiel). — Sur le front de Trentin, nous avons repoussé de petites attaques ennemies dans la vallée de l'Adige.

Sur le front de Giulie, activité plus grande de l'artillerie. L'ennemi a lancé quelques obus sur Gorizia et Monfalcone.

Le mauvais temps persiste sur tout le théâtre des opérations.

Dans quelques points plus élevés de la zone de montagne, la température est descendue jusqu'à 24° au-dessous de zéro.

Communiqués britanniques

22 Novembre, 10 h. 5.

L'artillerie ennemie a montré de l'activité au cours de la nuit, sur la droite de notre nouveau front, au sud de l'Ancre.

Au nord de la rivière, une patrouille allemande a été repoussée.

22 Novembre, 22 heures 10.

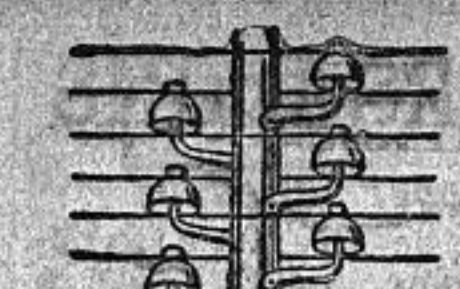
L'artillerie ennemie a montré de l'activité au cours de la journée, dans les secteurs de Beaumont-Hamel et d'Ypres. Nous avons bombardé les lignes allemandes vers Ransart, à l'est d'Angres et au nord du canal de La Bassée.

A la suite d'un violent bombardement de mortiers de tranchées, l'ennemi a dirigé un coup de main sur notre front au sud-ouest de la côte Saint-Elie. Une partie de notre tranchée de première ligne a été bouleversée et vingt-six hommes ont disparu.

Dans la nuit du 20 au 21, nos aviateurs ont attaqué la bombe et à la mitrailleuse les gares, cantonnements et convois ennemis. Nos appareils sont tous rentrés sans avarie.

SUR LE FRONT BELGE

Rien de particulier sur le front de l'armée belge.



DERNIÈRE HEURE



Une attaque russe réussit dans la région d'Illouk

Petrograd, 22 Novembre. — (Officiel). — Dans la région d'Illouk, nous avons fait une attaque avec émission de gaz qui a bien réussi et a jeté l'alarme dans les tranchées ennemies.

Sur la rivière Stokhod, dans la région de Kouliary, du grand et du petit Porok, canonade.

Dans la région au nord-est de Kotinitza, le vaillant commandant d'une batterie, le colonel Jagoulovitch, chevalier de Saint-Georges, a été tué par une balle.

Aux Carpathes boisées, il a dégelé et les routes sont détrempées.

Offensive turque en Asie-Mineure

Petrograd, 22 Novembre. — (Officiel). — Au sud-est d'Ognot, les Turcs ont attaqué nos troupes avec des forces considérables. La lutte continue.

Le matin du 20 novembre, dans la direction de Bouroudjir, les Turcs ont pris l'offensive vers Sultan-Abad, mais ils ont été repoussés avec de grosses pertes. La poursuite a duré jusqu'au crépuscule.

Le repli roumain

Petrograd, 22 Novembre. — (Officiel). — Dans la vallée de la rivière Jiu les troupes roumaines, pressées par l'ennemi, reculent en combattant vers Krajoff.

Il n'y a pas de changement en Dobroudja.

Echecs allemands en Afrique orientale

Londres, 22 Novembre. — (Officiel). — Une force ennemie comprenant 400 hommes avec 3 canons et 6 mitrailleuses, a attaqué un petit poste britannique à Lumphe, les 13, 14 et 15 novembre. La garnison a repoussé toutes les attaques, infligeant des pertes sérieuses à l'ennemi.

Le 18 novembre, deux colonnes britanniques se sont approchées de Lumphe par l'est et par l'ouest. L'ennemi a pris la fuite vers le nord emportant ses blessés, mais abandonnant une pièce lourde avec des munitions. On a trouvé sur le champ de bataille 47 cadavres ennemis.

Bateau-hôpital anglais coulé par une mine ou une torpille

50 victimes

Londres, 22 Novembre. — L'Amirauté communique la note suivante : « Le bateau-hôpital anglais Britannica a été coulé par une mine ou une torpille, hier matin 21 novembre, dans le détroit de Zéa, dans la mer Egée. »

Il y a 1160 survivants, dont 88 blessés ; le nombre des victimes est d'environ 50. Il existe plusieurs navires nommés Britannica.

Toutefois, les Evening News croient que celui qui fut coulé est un grand paquebot qui était en construction à Belfast, pour la Compagnie White Star, quand la guerre éclata.

Ce paquebot jaugeait 43.153 tonnes ; c'était le plus grand qui ait jamais été construit pour la marine marchande britannique. Il mesurait 287 pieds de longueur et 96 de largeur. Il avait été achevé l'année dernière seulement.

Un sous-marin fait feu sur un paquebot anglais

Londres, 22 Novembre. — On mande de New-York un sous-marin a fait feu sur un paquebot anglais le Siamese-Prince, de 4.847 tonnes, qui est arrivé à New-York sur lest. Les trois coups tirés par le sous-marin ont été heureusement sans effet. L'équipage du Siamese-Prince comprendrait de nombreux Américains. — (Radio.)

Navire portugais canoné

Lisbonne, 22 Novembre. — Le commandant du Machico a déclaré qu'un sous-marin allemand était survenu dans la nuit dernière et avait tiré six coups de canon sur son navire, mais sans l'atteindre.

La poursuite a duré deux heures, le Machico naviguant à toute vitesse.

Vapeurs français coulés

Londres, 22 Novembre. — Le Lloyd annonce que le voilier français Letta aurait été coulé.

Londres, 22 Novembre. — Le Lloyd annonce que le vapeur Alice, de Rouen, a été coulé par un sous-marin allemand au moyen de bombes placées à bord.

UN MINISTÈRE DU RAVITAILLEMENT ?

On parle, dans les milieux politiques, de la création d'un ministère du Ravitaillement qui serait confié, dit-on, à M. Clementel ou à M. Chierri, sous-secrétaire d'Etat à l'Intendance.

Le Conseil des ministres s'occuperait aujourd'hui de la question et peut-être la résoudrait.

Le relèvement du salaire des cheminots

Les représentants des groupements professionnels des agents de chemins de fer, accompagnés de M. Caccaldi, président du groupe parlementaire pour la défense des cheminots, et de M. Lachin, Barabant et Morin, députés, ont été reçus hier au ministère des Travaux publics.

Ils ont présenté un certain nombre d'observations sur le projet de loi déposé par le gouvernement pour le relèvement des salaires du personnel des grands réseaux. Ils ont demandé notamment que ce projet fut complété et amélioré par la fixation d'un minimum pour les majorations de salaires prévues et par l'extension, aux agents des réseaux secondaires, des avantages prévus pour le personnel des grands réseaux.

M. Lachin a été accompagné de M. Hardy, député au hameau de Rueil, commune de Villeneuve, accidentellement tué par un train à Brechot, 4 ans, ouvrier coiffeur, domicilié à Nanterre. Les agents de service de M. Hardy, violemment frappés, ont été violemment frappés. A l'issue de l'audience.

Il a voulu attirer son cheval qui était embourbé dans la boue dans le chemin de M. Hardy. M. Hardy a été violemment frappé. A l'issue de l'audience.

Relais. — Le docteur Lagasse, conseiller municipal, mobilisé depuis le début de la campagne contre le relèvement du salaire, vient d'être nommé à la direction de l'usine de la brigade pour les qualités d'abnégation dont il a fait preuve en portant secours aux blessés.

Un dangereux malfaiteur tue un inspecteur de la sûreté de 5 balles de revolver

C'est un nom de plus à ajouter au livre d'or des victimes du devoir. L'inspecteur Albert-Emile Lugan, âgé de 33 ans, habitant 80, rue Lantiez, a été tué froidement, hier soir, par un dangereux malfaiteur qu'il tentait d'arrêter.

Voici les circonstances dramatiques de cette courte tragédie qui, s'étant déroulée dans la rue, a fortement ému toute une partie du quartier des Epinettes.

Deux inspecteurs de la police judiciaire, MM. Gaston Weidlich, 32 ans, et la victime, Albert Lugan, avaient reçu de M. Duranton, commissaire de police, la mission de mener à l'arrestation d'un individu connu sous le nom de Stéphane et recherché pour de nombreuses escroqueries à l'assurance.

Hier soir, à 8 h. 1/2, à l'angle des rues Balagny et Sauffroy, les deux limiers crurent reconnaître Stéphane en la personne d'un homme vêtu en terrassier et qui filait. Sous prétexte de vérifier ses papiers militaires, ils voulurent s'assurer de son identité.

Très docilement, l'homme, après avoir demandé la qualité de ceux qui l'interpellaient, exhiba un acte de naissance au nom de Victor Claus et un certificat d'exception. Pas encore convaincus, les policiers firent l'individu à les suivre au commissariat. Mais malgré tout ils voulurent éviter un erreur possible, ils ne résistèrent point le cabriolet à Claus qu'ils encastrèrent simplement sans même le tenir.

C'est le scrupule professionnel qui allait rendre le drame possible. En effet, l'homme qui suivait de bonne graine, lorsqu'il arriva à la hauteur du n° 10 de la rue Sauffroy, faussa soudain compagnie aux inspecteurs et s'enfuya dans le défilé de vins situé à cette adresse et tenu par Mme Girard.

Le crime

Les policiers intimèrent à Claus l'ordre de sortir. Celui-ci, qui combinait son évasion, eut cette idée pour se débarrasser d'un des deux hommes.

« Je ne veux rien vous faire, allez ! Tenez, voici mon couteau, je le jette ! » Joignant le geste à la parole, il lança l'arme, un couteau Laguiole, à cran d'arrêt, dans le fond du défilé.

L'inspecteur Weidlich fit quelques pas et se baissa pour ramasser l'arme. A ce moment, Claus n'avait donc plus en face de lui qu'un adversaire : Albert Lugan, qui lui barra la porte. La décision du bandit fut rapide. Sortant de sa ceinture un revolver Hammerless, il déchargea 5 balles sur le malheureux policier qui s'écroula, foudroyé.

Les projectiles avaient frappé au cœur. Enjambant sa victime, l'assassin s'enfuyait.

L'arrestation

Couragement, l'autre policier se mit à la poursuite du fuyard en criant : « A l'assassin ! »

Une chasse à l'homme s'organisa alors dans les rues Sauffroy, Balagny, Gauthier. L'inspecteur gagna du terrain et l'homme, traqué, allait se réfugier dans l'entrée d'un immeuble, quand M. Weidlich l'atteignit. Une lutte sans merci eut lieu. Le bandit tenta encore une fois de diriger son arme sur son assaillant pour lui décocher sa dernière balle. Heureusement, des renforts arrivèrent.

Deux passants, MM. Fétrel, 3 bis, rue Baron, et Guigney, 9, rue des Epinettes, aidèrent à maîtriser le forcené. On le désarma. Au cours de la lutte, l'inspecteur Weidlich a été sérieusement blessé à la main droite.

Alors, au poste, l'assassin que nous avons vu et qui porte sur une face bestiale tous les stigmates caractéristiques du criminel, simula la folie.

« Vous êtes Boches ! Je me bats contre les Boches, répétait-il sans cesse. » Victor Claus, dont on n'est pas encore sûr qu'il soit la véritable identité, habitait 22, rue de la Chapelle, à Paris, et est né aux Lilas. Il est âgé de 28 ans et est né aux Lilas. Il est âgé de 28 ans et est né aux Lilas.

Son exemption, si le certificat est bien à lui, ne mentionne pas la deuxième visite médicale rendue obligatoire par la loi Dalbiez.

La victime

Sa victime, l'inspecteur Albert Lugan, était, dans l'administration depuis 1908. Ses chefs nous ont dit hier que c'était un des meilleurs parmi les agents civils de la voie publique. Il avait obtenu de nombreuses gratifications pour ses beaux acts de courage.

Le préfet de police, MM. Mouton, directeur de la police judiciaire, Chanot, directeur de la police municipale, Tanguy, chef-adjoint de la Sûreté, sont venus saluer au commissariat de M. Léger, 3, rue Clavier, le dévoué et bon serviteur mort victime de son courage.

Mme Lugan, que M. Léger avait fait prévenir avec tous les ménagements possibles, est venue dans la soirée embrasser son mari. Nous avons assisté à cette scène émouvante d'une femme brisée par la douleur, mais trouvant encore le courage de dire, dans ses pleurs, que celui qu'elle aimait était tout de même mort pour le bien public, s'il n'avait pu, comme tant d'autres, tomber dans les tranchées devant un autre ennemi.

BONS EMPLOIS

Ne vendez pas dans un emploi sans avenir. Apprenez la comptabilité, en la méthode brevetée aux Etablissements Jambet-Buffon, 98, rue de Rivoli à Paris, qui vous mettront rapidement à mesure d'occuper une situation. Programme gratuit. Facilités de paiement. S'adresser à : Nancy, Bordeaux, Marseille.

Autour de Paris

SEINE-ET-MARNE.

Burey. — Accompagné de son mari, âgé de 82 ans, Mme Anastasie Andrieu, 73 ans, était allée chercher des bûches de bois dans le champ de M. Hardy, par suite d'une violente secousse, elle fut projetée de la voiture sur laquelle elle était assise et, dans sa chute, se brisa la colonne vertébrale. La mort fut instantanée.

Coulommiers. — Des distributions de charbon à la population viennent de commencer à raison de 30 kilos maximum par mois et par ménage au prix de 1 fr. 20 les 100 kilos.

Meaux. — L'automobile que conduisait M. Hardy, formier au hameau de Rueil, commune de Villeneuve, a accidentellement renversé M. Germain Brochet, 42 ans, ouvrier coiffeur, domicilié à Nanterre. Les agents de service de M. Hardy, violemment frappés, ont été violemment frappés. A l'issue de l'audience.

Reims. — Le docteur Lagasse, conseiller municipal, mobilisé depuis le début de la campagne contre le relèvement du salaire, vient d'être nommé à la direction de l'usine de la brigade pour les qualités d'abnégation dont il a fait preuve en portant secours aux blessés.

CE QUE DIT LA PRESSE

De la Wiener Zeitung (journal officiel de la cour de Vienne) :

Dans cette heure décisive, les peuples fidèles à la monarchie se groupent plus solidement que jamais autour du trône dans une émotion profonde, mais cependant avec fermeté et avec un sentiment de fidélité héréditaire et renouvelant à l'illustre maison impériale le vieux serment de fidélité. Indissolublement unis, ils sont aujourd'hui et seront toujours prêts à défendre le prestige de la couronne, l'existence et la sécurité de la monarchie, la gloire et l'honneur de la patrie.

JOURNAL ALLEMAND.

De la Loket Anzeiger :

Le moment de l'empereur d'Autriche va créer un grand vide, surtout parce qu'elle survient au moment où des événements d'une grande importance vont décider de l'avenir de l'Autriche. Il n'est pas douteux par conséquent que les ennemis de l'Autriche et de l'Allemagne n'enregistrent l'événement avec satisfaction, mais un avenir prochain leur démontrera qu'ils se sont trompés dans leurs calculs. La volonté du peuple austro-hongrois de remporter la victoire ne perdra rien de sa force.

De la Gazette de l'Allemagne du Nord :

Alors que le vieux monarque espérait finir ses jours dans la paix, retentissent les coups de feu de Sarajevo, signal de la crise qui bouleverse encore le monde. Les premiers coups dirigés contre la monarchie des Habsbourg.

François-Joseph a tenu tête à l'orage et c'est un empire puissant qu'il remet entre les mains jeunes et vigoureuses de son successeur.

De la Berliner Tageblatt :

Le défunct a vu disparaître des générations d'hommes d'état et s'est trouvé mis à la fin de sa vie à un événement des plus formidables de l'histoire.

La guerre actuelle prouve la force de l'empire austro-hongrois et par conséquent l'existence de l'œuvre du souverain.

De la Deutsche Tages Zeitung :

Il n'y a pas été donné à François-Joseph de voir le jour de la victoire, mais il a pu constater que l'empire a prouvé sa force et son droit de vivre.

JOURNAL ITALIEN.

De la Corriere della Sera :

Devant la majesté de la mort, à l'heure ennemie nous nous inclinons, mais l'œuvre engagée et l'empereur, la mort s'est élevée soudain comme une justice, nous ne jetons pas d'imprécations sur ce cadavre. Il suffit de projeter sur lui la lumière de l'histoire pour que toute vengeance soit tirée et pour que soient confirmées les plus sévères condamnations.

De la Secolo :

La lutte continue et aura son épilogue fatal. Nous sommes en marche à travers la péninsule balkanique et nous arrivons. Serviteurs de la Maison d'Autriche, creusez une fosse profonde : nous voulons y ensevelir l'empire et l'empereur.

JOURNAL FRANÇAIS.

De la Journal (M. Charles Humbert) :

Le défunt empereur d'accord avec son état-major et l'état-major allemand ne négocia jamais d'intensifier la fabrication de cette artillerie à laquelle l'Allemagne même emprunta, au début de la guerre, l'un de ses plus beaux modèles, le 905 automobile.

De la Gaulois (Ernest Daudet) :

Depuis longtemps, François-Joseph n'était plus qu'un vassal, le vassal de l'Allemagne, et la machine de guerre de l'Europe, le cabinet de Vienne était trop solidement établi avec la complicité de la bande hongroise à laquelle l'Autriche est livrée pour qu'on puisse supposer que le nouvel empereur, se décidât à l'essayer de modifier la situation et de briser le joug, aurait la force d'y parvenir.

Courrier des Théâtres

VARIETES. — Moune, flirt en trois actes, de M. Albert Willemetz, d'après « Please help Emily », de M. H.-M. Harwood.

Moune est une fort jolie personne, la preuve en est qu'on a nommé le rôle à Mlle Jane Renouardt, une des plus belles confères sur nos scènes. Elle est jeune, elle est saine, elle est brigitante, elle est à la hauteur, elle a bien peu. Quand il lui plaît, Moune passe la nuit dehors et vient le matin demander asile à un célibataire dont elle revêt sans façon le pyjama. Puis, installée avec lui aux baigns de mer, elle emprunte à Mlle Colla Postal, mille francs que cette dernière n'a point acquis en tournant des obus.

Tout cela est, paraît-il, des plus innocents ; le vieux confère de l'Amérique approuve non seulement sa fille mais fait l'éloge en trois points de l'éducation libre qui produit de si beaux résultats.

Peut-être son long discours n'a-t-il point convaincu tout le monde ; nous voyons en France les choses autrement, mais la pièce est parfois amusante et surtout remarquablement jouée par l'inimitable Max Dearly, par Mlle Jane Renouardt, très fine ; par Mlle Reschal, Landrain, Carlos Avril, Mmes Suzy Dupé, Gabrielle Berny, Daubray-Joly, Kitty Kott, Dersoni et plusieurs autres.

Georges Boyer.

APOLLO. — Les Maris de Ginette, la délicieuse comédie de M. de Noailles, a été jouée hier soir, avec un succès de Louis Ganne, avec tout son admirable interprétation.

TRIANGLE-LYRIQUE. — La journée de dimanche de l'opéra consacré à un grand succès, Jeanette et Jeanne, et un succès à la Mascotte, avec Gaillet et Mlle Sully.

CLUNY. — Matinée, aujourd'hui, à 2 h. : Un acte de l'œuvre de M. de Noailles, la délicieuse comédie de M. de Noailles, a été jouée hier soir, avec un succès de Louis Ganne, avec tout son admirable interprétation.

OPERA. — Aujourd'hui, en matinée à 2 h. 30, et en soirée à 8 h. 15, l'opéra de M. de Noailles, la délicieuse comédie de M. de Noailles, a été jouée hier soir, avec un succès de Louis Ganne, avec tout son admirable interprétation.

OPERA. — Aujourd'hui, en matinée à 2 h. 30, et en soirée à 8 h. 15, l'opéra de M. de Noailles, la délicieuse comédie de M. de Noailles, a été jouée hier soir, avec un succès de Louis Ganne, avec tout son admirable interprétation.

OPERA. — Aujourd'hui, en matinée à 2 h. 30, et en soirée à 8 h. 15, l'opéra de M. de Noailles, la délicieuse comédie de M. de Noailles, a été jouée hier soir, avec un succès de Louis Ganne, avec tout son admirable interprétation.

OPERA. — Aujourd'hui, en matinée à 2 h. 30, et en soirée à 8 h. 15, l'opéra de M. de Noailles, la délicieuse comédie de M. de Noailles, a été jouée hier soir, avec un succès de Louis Ganne, avec tout son admirable interprétation.

OPERA. — Aujourd'hui, en matinée à 2 h. 30, et en soirée à 8 h. 15, l'opéra de M. de Noailles, la délicieuse comédie de M. de Noailles, a été jouée hier soir, avec un succès de Louis Ganne, avec tout son admirable interprétation.

OPERA. — Aujourd'hui, en matinée à 2 h. 30, et en soirée à 8 h. 15, l'opéra de M. de Noailles, la délicieuse comédie de M. de Noailles, a été jouée hier soir, avec un succès de Louis Ganne, avec tout son admirable interprétation.

OPERA. — Aujourd'hui, en matinée à 2 h. 30, et en soirée à 8 h. 15, l'opéra de M. de Noailles, la délicieuse comédie de M. de Noailles, a été jouée hier soir, avec un succès de Louis Ganne, avec tout son admirable interprétation.

OPERA. — Aujourd'hui, en matinée à 2 h. 30, et en soirée à 8 h. 15, l'opéra de M. de Noailles, la délicieuse comédie de M. de Noailles, a été jouée hier soir, avec un succès de Louis Ganne, avec tout son admirable interprétation.

OPERA. — Aujourd'hui, en matinée à 2 h. 30, et en soirée à 8 h. 15, l'opéra de M. de Noailles, la délicieuse comédie de M. de Noailles, a été jouée hier soir, avec un succès de Louis Ganne, avec tout son admirable interprétation.

OPERA. — Aujourd'hui, en matinée à 2 h. 30, et en soirée à 8 h. 15, l'opéra de M. de Noailles, la délicieuse comédie de M. de Noailles, a été jouée hier soir, avec un succès de Louis Ganne, avec tout son admirable interprétation.

OPERA. — Aujourd'hui, en matinée à 2 h. 30, et en soirée à 8 h. 15, l'opéra de M. de Noailles, la délicieuse comédie de M. de Noailles, a été jouée hier soir, avec un succès de Louis Ganne, avec tout son admirable interprétation.

Les deux consciences

(Suite)

« Non, père, poursuivit le petit Jean, je n'ai pas tiré tout de suite sur le Boche qui avait tiré sa tête hors de la tranchée. L'idée ne m'en est même venue qu'après plusieurs minutes et, d'abord, elle m'a fait peur... Tout était si calme autour de nous, on aurait dit une trêve. Et puis cet Allemand était sans soupçon. Le tuer comme cela sans défense, sans avertissement, dans les ténèbres, est-ce que cela ne serait pas lâche, déloyal ? J'avais presque honte de la tentation contre laquelle je me débatais. »

« Qu'est-ce qui t'a décidé, mon petit ? »

« Je ne sais pas... Quelque chose de plus fort que moi. Instinctivement, mes yeux allaient de ce Boche rêvant sous la lueur de sa pipe à mon fusil déposé près de moi. Tout à coup, machinalement, je saisis mon fusil. Ma main trembla en le saisissant, mais je ne pus pas résister. En même temps, avec un anéantissement, l'ombre de l'Allemand se renversa et disparut. Alors je m'enfuyais avec la sensation que doit éprouver un assassin. »

Pauvre petit Jean ! Il haletait encore en évitant la scène et ses yeux pleins d'angoisse nous interrogeaient, sa mère et moi, comme dans l'attente d'une sentence de juges.

« Tu veux savoir si nous t'approuvons, dis-le ?... Crois-tu que si l'Allemand t'avait aperçu le premier, il t'aurait épargné ? »

« Oh ! cela, jamais ! Ils nous tirent comme des lapins, en toute occasion. »

Faut-il sur un tel ennemi, si lâche, si vil, massacrer chez nous ou qui hésiteraient à le faire ?

« Non, père, je n'en suis pas sûr du tout. »

Alors, tu as bien fait, mon enfant. Si c'est à relâcher, recommencer et n'ait de remords que si la balle rate et épargne pour de nouveaux crimes un de ces monstres de la Kultur... Entends-tu ? Je ne blâme pas tes névroses scrupuleuses, au contraire, la venue de notre civilisation, de notre éducation, de notre culture, de notre haute conscience. Ce sont ces choses qui nous rendent dignes de vaincre et que précisément aussi notre impérieux devoir est d'abattre le plus grand nombre possible de ces fauves, de ces bouchers sans entrailles qui ne connaissent, eux, aucun scrupule d'humanité, aucune loi que celle de la destruction d'autrui.

Gérard Harry.

La Dyspepsie causée par l'acidité stomacale

est immédiatement soulagée par la « Magnésie Bismurée ». Remède simple, efficace, agréable et peu coûteux contre les indigestions, aigreurs, flatulences et tous les maux d'estomac dus à un excès d'acidité. La Magnésie Bismurée neutralise l'excès d'acidité, rétablit le fonctionnement normal de l'estomac. Une demi-cuillerée à café après chaque repas. Soulagement immédiat. Se vend dans toutes les pharmacies.

